

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$ 0.50

Six mois 0.25

Un numéro . . . 10

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES

r ligne

Première insertion, 10¢

Ins. subséquentes, 6¢

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

BUREAU : 8, RUE STE. THERESE.—P. O. BOITE 325, MONTREAL.

Le vrai peut qu'iquefois n'être pas "vrai sans blague."—BOIS L'EAU

H. BERTHELOT, Rédacteur.

GODIN, MONDOU & Cie., Editeurs-Propriétaires.

FEUILLETON.

LE FILS DU FISCAL-

1.

—Celle-ci va lui répondre. Mais la clochette de l'enfant de chœur résonne : tous les visages se baissent vers la terre. En vain, la pauvre Rosario reste debout, frémissante, pleine d'angoisse, nul ne lui répond. Enfin les gens prosternés se relèvent et la manola compatissante dit à Rosario :

—Je l'ai vu rôder autour de la chaire de Saint-Sébastien avec de grands yeux étonnés.

—Eh bien ! dit la mère la fièvre dans le regard.

—Je crois qu'il se sera caché dans la chaire, pour vous effrayer.

Rosario s'élance vers la chaire. Cette chaire de Saint-Sébastien est de velours craimoiis en broderie d'or, couverte de chagrin et garnie de clous d'or ; le tout est orné de grandes glaces, et du milieu de son impériale s'élève un petit clocher rempli de clochettes d'or.

Mais là non plus, la mère ne voit pas son enfant ; alors elle frissonne sous sa mantille que froissent ses doigts crispés ; elle croit sentir sa raison vaciller dans son cerveau ; mais elle se roidit contre son désespoir. Elle redevient calme. Quel calme !

—Folle ! misérable ! murmure-t-elle. J'ai oublié mon enfant. Je n'ai pas veillé sur lui. Je suis une mauvaise mère. Mais on me le rendra.

On s'agite, on fait tumulte dans la chapelle ; des regards irrités se tournent vers elle : elle sort de l'église.

Sur la place, elle voit dancier, tournoyer, tourbillonner dans des cercles de carton doré une petite gitana aux cheveux crépus, dans lesquels brillent quelques jetons de cuivre moins ardents que ses grands yeux sauvages, à moitié couverte de loques aux couleurs criardes, rouge, et bleu, cognant de ses doigts maigres un tambour de basque, chantant, d'une voix enrouée et essoufflée, une chanson bizarre lorsqu'elle cesse de tourner, pour tendre sa sébile aux groupes qui s'arrondissent en cercle de spectateurs autour d'elle.

Un souvenir jaillit à la pensée de dona Rosario.

C'est bien là cette petite mondante qui se cachait derrière la vieille

La mère ne les avait pas regardées, mais elle les avait vues lorsque le petit Cristoval était venu chercher la piastre.

Rosario fend le cercle de soldats, d'oisifs, d'aguadores elle se jette comme une lionne sur la petite gitana, et lui crie au visage :

—Est-ce toi qui a volé mon enfant ?

La gitana reste interdite, pâle, tremblante.

—Voleuse d'enfant ! répète la mère. Où est mon petit Cristoval ? répondras-tu ? Voyons ? donc ? Et elle la secoue brusquement, violemment ; mais la petite reste muette. On s'écrie, on se presse autour de l'enfant ; le peuple s'émeut et menace de la lapider ou de la jeter à l'eau ; on crie : A la sorcière ! les alguazils arrivent, la gitana tombe à genoux demande grâce. La mère implacable répète toujours :

—Rends-moi mon enfant ! qu'as-tu fait de mon enfant ? aie pitié de moi, ou je n'aurai pas pitié de toi ! Mais la gitana ne pouvait rien dire, sinon qu'elle a obéi à la vieille mendicante qui l'a renvoyée de l'église au moment où le petit Cristoval s'approchait, en lui ordonnant d'aller l'attendre sur la place.

—On l'emmena en prison, pour lui en rouvrir le lendemain la porte et la rejeter sur le pavé. Le pavé est son gagne-pain.

Cependant Rosario reste consternée comme une statue de la douleur, sans voir cette foule qui l'environne, qui la plaint et la regarde. Alors quelqu'un de la foule s'approche :

—Senora, je vous plains ; mais rassurez vous !

—Me rassurer !

—L'enfant se sera égaré.

—Perdu ! perdu !

—Quelque âme charitable l'aura ramené au logis.

—Quelle idée ! et moi qui reste là. Folle !

—Etes-vous retournée chez vous Senora ?

—Non ; j'y cours !

Quoiqu'elle tremble à la pensée de perdre son dernier espoir, — de trouver son logis vide et muet, — elle part résolument. Mais au même instant, quant elle se souhaite des ailes pour aller plus vite, une main de fer la retient.

—Prenez garde ! lui dit-on.

Et aussitôt une foule de voix s'écrient :

—A genoux ! à genoux !

Une procession sort de l'église.

Dona Rosario essaie en vain de faire quelques pas ; les voix tonnantes de tous ceux qui plaignaient tout à l'heure redissent menaçantes ; — A genoux ! genoux !

La procession défile : on porte le saint sacrement à un grand d'Espagne qui se meurt.

Et pour des Espagnols, en pareil cas, tout doit s'arrêter, vengeances, justice, colère et pitié.

Rosario reste immobile.

—A genoux donc devant Dieu, si vous voulez que Dieu vous rende votre enfant, lui dit une femme du peuple, et la pauvre mère tombe agenouillée sur la terre ; le cœur mordu par l'angoisse, palpitante, complant les minutes et les secondes, elles regarde défilier lentement la procession silencieuse.

Et dans ce silence elle écoute, comme si la voix du petit Cristoval allait résonner joyeusement à ses oreilles. Ceci, Madame, est un trait caractéristique des mœurs espagnols. Souvenez-vous que c'est en Espagne que l'étiquette défendait de toucher à la reine, même pour la sauver lorsque son cheval emporté allait la broyer sous ses sabots ferrés d'argent ; que l'étiquette défendait à tout autre qu'à tel noble camérier d'éteindre le brasero dont la vapeur asphyfiait son roi esclave ; qu'un courtisan brûlait son palais où il avait dû donner l'hospitalité par ordre de l'empereur Charles-Quint, — et qu'un jeune seigneur incendiait sa maison, afin de sauver sa dame dans ses bras.

Cependant le temps passe, terrible dans sa rapidité comme l'éclair et la foudre ; dona Rosario se relève et va droit devant elle comme une idiote.

Tantôt elle regarde le ciel, comme si elle cherchait une trace dans l'air ; tantôt ses yeux sont fixés à terre, comme si elle cherchait l'empreinte de deux petits pieds sur le sol.

Enfin elle arrive à son logis et le trouve vide. La où cette douce voix retentissait, bruyante, joyeuse, étourdissante, le silence est morne. Au haut de l'escalier, elle rencontre son mari, don Andres. Deux interrogations se croisent :

—Où est Cristoval ?

A cette double question, pas de réponse. Le mari reste stupéfait de douleur. Ce fiscal était « ère ; il tenait à l'humanité par ce côté sacré. Les tigres aiment bien leurs petits.

La mère veut descendre l'escalier et courir, Dieu sait où, dans la rue, dans les champs, dans la montagne. Mais elle tombe sur les marches, épuisée, et sa tête se meurt trit aux ciselures de fer de la rampe. Elle se soulève un peu la figure sanglante, et pousse don Andrés :

—Mais allez donc ! mais courez donc ! mais cherchez le don !

Le mari hébété descend l'escalier, et la mère reste évanouie sur les marches.

L'enfant ne se retrouve pas.

A partir de ce jour, dona Rosario prit le deuil et ne sortit plus de chez elle que pour aller à Notre Dame d'Atocha, dans la chapelle où elle croyait toujours voir son enfant, où elle l'avait vu pour la dernière fois, où elle l'avait perdu, où elle espérait le retrouver un jour.

Chez elle, quelle nuit sombre ! Plus d'enfant derrière les buissons du jardin. On donne la volée aux oiseaux de la volière. On brise la barrière toute chargée de plantes grimpanes qui entoure la pièce d'eau ; nul enfant, nul bruit et joie de la maison, ne peut y tomber désormais ! O cheveux blonds lissés avec amour, petites mains jointes pour la prière, qu'étes-vous devenues ?

—A cette heure, Cristoval tremble peut-être en haillons dans la poussière du chemin, sous le bâton d'une mendicante ; sans pain dans son écuelle ; la joue maigre et pâle, ses doux yeux ternis par les larmes. A cette pensée le cœur de dona Rosario se brisait.

Les semaines, les mois, les années se passèrent.

Le père s'était consolé ! Don Andrés était un véritable homme de justice, sec, pensant, cruel et cupide ; l'habitude de voir le crime de près lui avait fait un cœur de bronze. Il était le digne représentant de cette morale facile qui consiste à jeter l'anathème sur le pauvre diable qui vole un pain pour nourrir ses enfants criant la faim, et à donner une poignée de main au riche banqueroutier qui va reprendre les affaires. Pour lui, le succès justifiait toujours les moyens.

(A CONTINUER.)

Un régiment passe, la musique on tête. Tomi demande : —Dis-donc, mamam, à quoi servent les soldats qui ne font pas de musique ?